CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs Elysées, le 6 juin 2026. MOZART : L'Enlèvement au Sérail. J. Pratt, A. Pati, A. Jerkunica, B. Ryan, M. Lamaison… Florent Siaud / Laurence Equilbey

Un incident rare s'est produit, samedi, lors de la représentation de *L'Enlèvement au Sérail* au Théâtre des Champs Elysées : une panne générale d'électricité. Scène et salle ont été plongées dans le noir au milieu du deuxième acte. L'affaire fut bien gérée. Le public a été invité à rester assis. La lumière a fini par revenir dans la salle. Et, cinq minutes après, sur scène. Les chanteurs et musiciens ont repris le cours de la représentation…

Et le courant est revenu entre Mozart et le public. C'était le moment où **Jessica Pratt** devait affronter le redoutable air de Constance. Elle y mit un surcroît d'énergie et lança ses aigus avec une ardeur accrue. Ils jaillirent, nets, brillants, étincelants. C'est dans la tessiture aiguë que cette belle soprano australienne excelle.

Le spectacle, mis en scène par **Florent Siaud,** dans un *harem* à l'architecture moderne et des costumes d'aujourd'hui, est

plaisant et réjouissant. Sur le bord de la scène, un « bruitiste », **Samuel Hercule**, accompagne le déroulement de l'action d'une dentelle de sons pleins de délicatesse. Le rôle de Belmonte revient à **Amitai Pati**, voix agréable, bien timbrée, au phrasé souple et caressant. Amitai est le frère de Pene. Il n'y a pas à dire, dans la famille Pati, on sait chanter. Les Pati sont épatants !

Le troisième protagoniste de premier plan est **Ante Jerkunica**, belle voix grave – mais qui conviendrait mieux au rôle du Commandeur dans *Don Juan*, qu'à celui d'Osmin qui est, ici, une basse-bouffe. A la fin, coup de théâtre : son personnage est abattu d'un coup de pistolet. C'est lorsque le pacha se prenant pour Titus et faisant preuve de clémence, ordonne de supprimer le personnage qui incarne la vengeance. **Brenton Ryan** compose un Pedrillo d'une belle vivacité. Il bondit à travers l'ouvrage avec la fraîcheur insolente de la jeunesse et une énergie communicative. **Manon Lamaison** est une Blonde belle et vive mais son timbre n'a pas la rondeur d'un soprano mozartien.

A côté de tout cela, il y a **Laurence Equilbey** et son ***Orchestre Insula***. Dès les premières mesures, leur précision, leur élan et la netteté de leurs traits nous séduisent. Tout avance, respire avec une belle vitalité. Voilà un Mozart bien… enlevé !

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs Elysées, le 06 juin 2026. MOZART : L'Enlèvement au Sérail. J. Pratt, A. Pati, A. Jerkunica, B. Ryan, M. Lamaison… Florent Siaud / Laurence Equilbey. Crédit photographique (c) Vincent Pontet

CHORÉGIES D’ORANGE 2026, du 19 juin au 18 juillet 2026. Jessica Pratt, Ludovic Tézier, Javier Camarena, Nadine Sierra, Philippe Katherine…

Préludes… La nouvelle édition des Chorégies d’Orange débutent en réalité en mai (sam 30 mai 2026, Auditorium Jean-Moulin du Thor) avec la présentation de son programme immersif « *POP THE OPERA* », nouveau jalon d’un cycle plus vaste inauguré en 2017 et qui permet à des milliers de collégiens et de lycéens de la Région, de préparer un spectacle associant chant, danse, animés par l’esprit du partage, du développement personnel et collectif par l’art.

Puis en juin, la soirée « *Musiques en fête* » pour l'avènement de l'été (19 juin, Théâtre Antique) réunira comme à son habitude depuis son premier concert en juin 2011, nombre de talents artistiques : soirée singulière et mémorable à vire en direct sur France Télévisions.



Vertiges lyriques

Grands vertiges lyriques avec le récital très attendu de la soprano **Nadine Sierra** dans une collection d'airs d'opéras ; la diva fait ainsi son retour sur la scène du Théâtre Antique, après y avoir chanté Gilda, dans Rigoletto de verdi en 2017. Récital **sam 27 juin 2026**, 21h30 (avec **Bryan Wagorn**, piano).



Le Théâtre Antique renoue avec ses grandes heures lyriques en programmant l'indémodable **TRAVIATA de Verdi** (**sam 4 juillet**, 21h30), production « légère » sans mise en scène mais mise en espace, avec deux monstres sacrés de la scène opératique internationale, chaucn ayant marqué leur rôle respectif : **Jessica Pratt** dans le rôle-titre, aux côtés de **Ludovic Tézier**, incarnant un Germont père, noble et tendre, compatissant et altier… d'une complexité bouleversante. Avec **Javier Camarena**, Alfredo), Flora (**Eléonore Pancrazi**)… **Orchestre Philharmonique de Marseille, Paolo Arrivabeni**, direction.

Les amateurs de danse seront comblés en (re)découvrant le ballet « **Cendrillon** » (1999) de **Jean-Christophe Maillot** et sa compagnie des **Ballets de Monte-Carlo** (sur la musique de Prokofiev), le chorégraphe revisitant l'histoire de la souillon devenue princesse avec la sensibilité qui lui est propre, son sens des tableaux collectifs, son souci de la clarté et de l'esthétisme des figures en mouvement… **Lundi 13 juillet 2026**, 21h30.

Les Chorégies proposent également une **soirée cinéma** avec **l'Orchestre national de Cannes** (**Duncan Ward**, direction) : au programme, plusieurs musiques de films parmi les plus emblématiques du 7ème art, de Georges Delerue, Maurice Jarre, Michel Legrand à Vladimir Cosma… (soliste invité : **Renaud Capuçon**, violon), **sam 18 juillet**, 21h30.

Éclectique, audacieux, le Festival 2026 « ose » les mariages nouveaux comme la soirée associant instrumentistes classiques et chanteur : ainsi les musiciens de l'Orchestre national Avignon-Provence et **Philippe Katerine** qui fera entendre ses

textes et ses mélodies en version orchestrale. Première absolue (**mardi 7 juillet,** 21h30- Bastien Stil, direction).

TOUTES LES INFOS, le détail des programmes, les artistes invités, les formules abonnement, … sur **le site des Chorégies d'Orange 2026** : https://www.choregies.fr/



CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie, le 10 avril 2026. DONIZETTI : Lucrezia Borgia. J. Pratt, D. Korchak, L. Boulianne, M. Mimika… Jean-Louis Grinda / Giampaolo Bisanti

À l'Opéra Royal de Wallonie-Liège, le drame romantique dédié au destin tourmenté de *Lucrèce Borgia*, adapté de Victor Hugo par Gaetano Donizetti et son librettiste, profite de la pyrotechnie vocale de Jessica Pratt et de la direction brûlante de Giampaolo Bisanti.

Figure de la Renaissance et des luttes intestines entre les grandes familles des villes italiennes, Lucrèce Borgia a longtemps représenté le symbole de la courtisane avide de pouvoir, prête à toutes les corruptions et assassinats pour maintenir son statut. Si son rôle a été récemment réhabilité par les historiens, il n'en est rien en 1833, lorsque Victor Hugo en fait l'héroïne d'une de ses pièces les plus fameuses. Le Français imagine un personnage fascinant d'ambiguïtés, entre monstre de cruauté et mère inquiète pour son fils incestueux. L'immense succès à Paris donne l'idée d'une adaptation par Donizetti (sans l'accord de Hugo), qui simplifie à l'excès les péripéties du livret : paradoxalement, ces coupures donnent une coloration fiévreuse au début de

l’opéra, qui claque comme une déflagration en mettant en scène l’affrontement de la Borgia face au chœur hostile.

Si les ressorts de l’action sont résolument expédiés, la variété de l’inspiration de Donizetti se nourrit d’un lyrisme flamboyant, dont Verdi se souviendra pour son premier succès Nabucco (1842). C’est précisément cet élan dont se saisit **Giampaolo Bisanti**, autour de vifs *tempi*. Le directeur musical de l’Opéra Royal de Wallonie se joue admirablement des variations d’atmosphère incessantes, même s’il a parfois tendance à couvrir le plateau dans les ensembles. Sa direction franche et directe reste toutefois un des moments forts de la soirée, à même de faire vivre la présence décisive de l’orchestre dans cette partition.

Le plateau vocal réuni apporte beaucoup de satisfactions, notamment dans la remarquable homogénéité des seconds rôles. On ne peut malheureusement pas en dire autant des interprètes principaux, mal assortis. Ainsi de **Dmitry Korchak**, qui compose un Gennaro rageur et fort en voix, mais incapable de baisser le volume pour trouver des phrasés plus subtils en dernière partie, notamment dans son air au II. **Marko Mimica** (Alfonso) possède de semblables qualités de projection, mais n’évite pas quelques raideurs dans l’articulation. Après avoir été réunies dans *Les Capulets et les Montaigus* de Bellini à l’Opéra de Reims en 2013, **Jessica Pratt** (Lucrèce) et **Julie Boulianne** (Orsini) se retrouvent une nouvelle fois pour faire briller les éclats du *bel canto*. Si leur envergure vocale est plus modeste en comparaison de leurs partenaires masculins, elles se distinguent par leur musicalité et leur raffinement, à même d’affronter les transitions avec une souplesse bienvenue. La soprano australienne fait face à son rôle périlleux avec un bel aplomb, se jouant aisément des vocalises. Les demi-teintes du premier acte laissent entrevoir un personnage plus fragile qu’il n’y paraît, confronté à la découverte inattendue de son fils, avant de révéler un tempérament plus affirmé face à son mari jaloux.

La mise en scène de **Jean-Louis Grinda**, ancien directeur général et artistique de la maison Liégeoise entre 1996 et 2007, joue la carte d'une lisibilité un rien trop signifiante dans son expression visuelle. Ainsi, des tableaux de grands maîtres qui jalonnent le récit sur les côtés, enfermant Lucrèce dans l'archétype « Madonne ou putain ». Le regard soupçonneux du mari sur sa femme alterne avec le fantasme d'une mère idéalisée par la religion. Cette double tutelle agit sur Lucrèce comme une morale oppressante, tandis qu'un jeune garçon grimé en ange lui rappelle son calvaire à plusieurs moments clés du récit.

CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie, le 10 avril 2026. DONIZETTI : Lucrezia Borgia. Jessica Pratt (Lucrezia Borgia), Julie Boulianne (Maffio Orsini), Dmitry Korchak (Gennaro), Marko Mimica (Don Alfonso), Roberto Covatta (Jeppo Liverotto), Luca Dall'Amico (Don Apostolo Gazella), Marco Miglietta (Oloferno Vitellozzo), Francesco Leone (Gubetta), William Corrò (Astolfo), Rocco Cavalluzzi (Ascanio Petrucci), Orchestre et Choeurs de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège, Giampaolo Bisanti (direction musicale) / Jean-Louis Grinda (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra royal de Wallonie, à Liège, jusqu'au 18 avril 2026. Crédit photographique (c) ORW-Liège / J.Berger

CRITIQUE, opéra. BERGAME, Teatro Donizetti (les 14, 23 et 28 novembre 2024). DONIZETTI : Roberto Devereux. J. Osborn, J. Pratt, R. Luppinacci, S. Piazzola… Riccardo Frizza / Stephen Langridge

C’est avec une production de *Roberto Devereux*, l’un des ouvrages qui compose la “*Trilogie Tudor*”, que le Donizetti Opera Festival de Bergame a inauguré sa Dixième édition, dans une nouvelle mise en scène que Francesco Micheli, le directeur de la manifestation lombarde, a confié à son “collègue” Stephen Langridge, actuel directeur artistique du prestigieux Festival de Glyndebourne. Et le choix de la direction artistique s’est porté sur la version originale de la création napolitaine de 1837, une mouture qui fait l’impasse sur l’habituelle *Ouverture*, que Gaetano Donizetti ajoutera cependant l’année suivante, en 1838, pour le Théâtre des Italiens à Paris.

Le principal artisan de la réussite de la soirée (en

coproduction avec le Teatro Sociale de Rovigo) est incontestablement le chef italien **Riccardo Frizza**, auteur d'un authentique tour de force, en imposant une lecture d'une virtuosité époustouflante, tour à tour ample et soucieuse du détail, expansive et intimiste, à la tête d'un **Orchestre Donizetti Opera** qui brille de 1000 feux. Sa marque se retrouve également dans l'impeccable préparation des solistes, les meilleures que l'on puisse trouver aujourd'hui dans ce répertoire.

A commencer par **Jessica Pratt** (Elisabetta) de bout en bout fascinante, au chant impeccablement contrôlé et à la présence vocale et dramatique plus féminine que ce qu'on a l'habitude de voir et d'entendre dans ce rôle, trop souvent transformé en dragon. Ses incroyables notes aiguës filées et autres *pianissimi* la rendent profondément humaine et totalement bouleversante ! A ses côtés, le ténor américain **John Osborn** a fière allure dans le rôle de son amant, le Comte d'essex, avec sa voix de ténor lyrique de tout premier ordre, son chant constamment séduisant, possédant toute l'étoffe et le métal nécessaires pour traduire la dimension pré-verdienne de la grande scène de la prison, à l'acte III. Il ne brille pas moins dans son duo avec Sara (un des sommets de la soirée !), incarnée ici par la fabuleuse mezzo italienne **Raffaella Lupinacci** (applaudie l'an passé dans le même rôle dans la *Trilogie Tudor* donnée à La Monnaie de Bruxelles sous forme de "*pasticcio*"), aussi ardente vocalement que physiquement stupéfiante, et qui remporte un triomphe personnel méritée aux saluts. Las, l'excellent baryton italien **Simone Piazzola**, est en méforme ce soir (le fait de se pincer continuellement le donner et de mettre sa main devant son oreille gauche sont des signes qui ne trompent pas…), et il n'a malheureusement pu faire étalage de ses pourtant magnifiques et impressionnants moyens. Enfin, le ténor bien projeté de **David Astorga** (Cecil) et le beau timbre du baryton-basse lithuanien **Ignas Melnikas**

(Gualtiero) ajoutent au bonheur distillé par la soirée.

Selon ses notes d'intention, le metteur en scène britannique signé une "*mise en scène contemporaine dans un monde élisabéthain fantasmé*". **Stephen Langridge** y parvient avec beaucoup de goût, même si celui-ci est volontiers macabre, avec la morte qui règne de toute part, à travers un squelette fantomatique, actionné par deux marionnettistes, qui suit la Reine dans ses pas, mais également ce crâne qui trône sur une grande table placée à jardin, aux côtés de divers autres objets symboliques qui rappellent les Natures Mortes du XVIIe siècle hollandais.



Des écrits du rôle éponyme, Robert Devereux (1565-1601), écrivain et poète à ses heures, sont projetés par moments sur les surfaces noires qui constitue l'essentiel de la

scénographie lugubre imaginée par **Katie Davenport** (qui signe aussi les costumes, dont la robe d'Elisabetta qui reprend, en motif, le même crâne que celui posé sur la table). Unique autre élément de décor, le lit rouge vif de Sara suspendu à mi-hauteur, pendant le deuxième acte, ainsi que le trône d'Elisabetta, de la même couleur. Enfin, il faut saluer les superbes éclairages dramatiques de **Peter Mumford**, qui tiennent une place primordiale, notamment dans la scène conclusive, avec des projecteurs qui descendent des cintres pour se placer au niveau du sol, inondant la salle de leur lumière aveuglante.

C'est un triomphe qui est fait à l'ensemble de l'équipe artistique de la part d'un public survolté, et le **Donizetti Opera Festival** ne pouvait débuter sous de meilleurs augures !…

_____

CRITIQUE, opéra. BERGAME, Teatro Donizetti (les 15, 23 et 28 novembre 2024). DONIZETTI : Roberto Devereux. J. Osborn, J. Pratt, R. Luppinacci, S. Piazzola… Riccardo Frizza / Stephen Langridge. Toutes les photos © Gianfranco Rota

AUDIO : Jessica Pratt chante l'air « *Vivi ingrato* » dans *Roberto Devereux* au Festival Donizetti de Bergame 2024

CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie, le 19 novembre 2023. OFFENBACH : Les Contes d'Hoffmann. A. Chacon-Cruz, J. Pratt, E. Schrott… Stefano Poda / Giampaolo Bisanti.

Le merveilleux envahit Liège et on ne s'en plaindra pas ! Avant la reprise de *La Flûte enchantée* en décembre prochain (voir la critique de ce spectacle déjà donné à Avignon en 2019), l'**Opéra Royal de Wallonie-Liège** nous régale d'une nouvelle production des *Contes d'Hoffmann* (1881), en partenariat avec les opéras de Lausanne et Tel Aviv.



Il faut courir découvrir ou redécouvrir le tout dernier ouvrage lyrique de **Jacques Offenbach**, qui démontre combien le plus allemand des compositeurs français a su rester inspiré jusqu'au soir de sa vie, en maître des mélodies entêtantes et irrésistibles. Si l'opéra est irrigué de plusieurs « tubes », dont la fameuse Barcarolle (au thème recyclé d'un précédent ouvrage, *Les Fées du Rhin*), Offenbach se montre plus sérieux qu'à l'accoutumée, la mode ayant changé après la défaite face aux Prussiens, en 1870. Le livret raconte en effet les amours imaginaires et tumultueux de l'écrivain E. T. A Hoffmann à travers plusieurs récits tirés de ses contes, qui font tous écho à la difficulté d'aimer.

La présence d'un personnage diabolique dans chacune d'entre elles donne une atmosphère fantastique et satirique toujours savoureuse, bien rendu par un **Erwin Schrott** très en verve, au français parfois exotique, mais qui fait valoir son timbre

chaud, d'une belle résonance, tout du long. On aime aussi la ligne souple et aérienne d'**Arturo Chacon-Cruz** dans le rôle-titre, malgré un *vibrato* prononcé dans l'aigu et une projection un rien trop modeste. A l'applaudimètre, **Jessica Pratt** remporte tous les suffrages, s'imposant dans ses différents rôles avec un métier digne des plus grandes, entre précision de l'articulation et sens du théâtre. Les accélérations et les tessitures périlleuses des vocalises la montrent parfois à la limite de ses moyens, Pratt restant à son meilleur quand la voix est bien posée, en une puissance souvent dévastatrice.

Que dire, aussi, de la toujours épatante **Julie Boulianne**, d'une solidité technique sans faille sur toute la tessiture, à chaque fois au service du sens, tandis que les seconds rôles se montrent bien distribués, particulièrement le superlatif **Valentin Thill** (Spalanzani), que l'on aimerait entendre dans une prestation plus étoffée encore. Si le choeur, très applaudi en fin de représentation, assure bien sa partie, c'est peut-être plus encore la direction de **Giampaolo Bisanti** qui donne beaucoup de plaisir à force d'entrain rythmique et d'attention au plateau. Le sens des équilibres du directeur musical de l'Opéra royal de Wallonie-Liège (depuis déjà une saison) est un régal tout du long.

On regrette de ne pouvoir en dire autant de la mise en scène de **Stefano Poda**, certes cohérente, mais trop illustrative et répétitive sur la durée. Après son *Faust* réussi (ici-même en 2019), le metteur en scène italien séduit dans un premier temps par la révélation de son cabinet de curiosité monumental, qui embrasse toute la scène de sa majesté immaculée. L'adjonction de sept petits vitrines, où les femmes apparaissent enfermées comme autant de trophées, revient tout au long des trois actes, comme un *leitmotiv* finalement lassant. Poda peine également à revisiter son décor, unique pendant toute la représentation, même si la dernière scène finale, où le diable endosse à son tour les habits de la

rédemption, constitue une image forte et inattendue. Trop peu, hélas, pour nous emporter pendant tout le spectacle, au-delà des qualités plastiques de sa proposition.

_____

CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie-Liège, le 19 novembre 2023. OFFENBACH : Les Contes d'Hoffmann. Avec Arturo Chacon-Cruz (Hoffmann), Jessica Pratt (Olympia, Antonia, Giuletta, Stella), Erwin Schrott (Lindorf, Coppélius, Docteur Miracle, Dapertutto), Julie Boulianne (La Muse, Nicklausse), Luca Dall'Amico (Luther, Crespel), Vincent Ordonneau (Andrès, Cochenille, Frantz, Pitichinaccio), Samuel Namotte (Hermann), Valentin Thill (Spalanzani), Orchestre et Choeur de l'Opéra royal de Wallonie-Liège, Denis Segond (chef de chœur), Giampaolo Bisanti (direction musicale) / Stefano Poda (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra royal de Wallonie-Liège, jusqu'au 2 décembre 2023. Photo : ORW-Liège / J. Berger.

VIDEO : Trailer des « Contes d'Hoffmann » selon Stefano Poda à l'Opéra Royal de Wallonie-Liège

---

CRITIQUE, opéra. LIEGE, le 28 janv 2023. BELLINI : La

Sonnambula. Pratt, Barbera, Mimica… Giampaolo Bisanti / Jaco van Dormael.

« *Il ne faut pas avoir l'imprudence de lire le libretto* », écrivait Stendhal à propos de L'Italiana in Algeri. En va-t-il de même pour La Sonnambula de Vincenzo Bellini ? Dérivé d'un genre français, la « pastorale », l'aimable vaudeville villageois d'Eugène Scribe doit à Felice Romani, le librettiste de Norma, des mots dont la couleur et la fluidité se prêtent à un essor de la voix, dérive flottante de pur bonheur de la mélodie. C'est exactement cette légèreté, ce plaisir simple, cette joie intrinsèque, que le metteur en scène / réalisateur belge **Jaco van Dormael** et sa femme chorégraphe **Michèle Anne De Mey** ont essayé de retranscrire scéniquement / chorégraphiquement à Liège. Si la première idée n'est pas nouvelle, doubler chaque chanteur par un danseur (et même deux pour Lisa et Teresa), ni même la deuxième, celle de les filmer en temps réel, la nouveauté réside dans leur conjugaison : alors qu'ils rampent sur le sol du podium sur lequel ils évoluent pendant toute la soirée, la captation vidéo (par en-dessus) et les images projetées entretiennent l'illusion qu'ils flottent dans les airs, détachés de toute contingence matérielle, pour un résultat aussi poétique qu'onirique. Une direction d'acteurs aux cordeaux, du côté des chanteurs, finit d'emporter l'adhésion du public, pour la partie scénique, à ce singulier spectacle.

Flottante Sonnambula à Liège

L’art de conjuguer la danse et la vidéo en temps réel



DIVINE JESSICA PRATT… Et **Stefano Pace**, le nouveau directeur de l’Opéra Royal de Wallonie, a mis les petits plats dans les grands de celle qui est pour nous la meilleure chanteuse belcantiste d’aujourd’hui, la soprano australienne **Jessica Pratt** ! Elle ne fait qu’une bouchée des difficiles vocalises dont est émaillée sa partie, qu’elle délivre de manière délicatement alanguie, sans jamais forcer le trait (le cristallin « Sovra il sen la man mi posa »). Son air final « Ah, non credea » tient du miracle par l’immatérielle ligne

de chant, puis la pyrotechnie jubilatoire et jamais gratuite de « Ah ! Non giunge », avec la longue tenue sur l'ultime note de « Oh mio tesor » (un contre-ré !), qui signent là une interprétation tout simplement anthologique du rôle.
Son partenaire se situe sur les mêmes cimes, et c'est un chant tout aussi spectaculaire que délivre le ténor américain d'origine mexicaine **René Barbera**. Avec une voix plus corsée et puissante que les habituels tenorini auxquels sont dévolus généralement la partie d'Elvino, il stupéfie dans le rôle, par son époustouflante aisance, hissant son personnage souvent sacrifié au tout premier plan. On n'est pas près d'oublier ses superbes variations dans la reprise du fameux « Ah ! Perché non posso odiartti ». Les deux forment ainsi un couple tout simplement irrésistible, et leur apparition aux saluts fait souffler un vent d'hystérie parmi le public (debout). La basse croate **Marko Mimica** n'est pas en reste, dans le rôle de Rodolfo, avec une élégance dans la ligne et une profondeur dans le registre grave qui n'appellent également que des éloges. Quel luxe d'avoir la soprano espagnole **Marina Monzo** dans le rôle secondaire de Lisa, elle qui chante déjà les premiers sur les plus grandes scènes, en graine de prima donna qu'elle est ! Enfin, **Julie Bailly** (Teresa) et **Ugo Rabec** (Alessio) complètent avec bonheur cette distribution de rêve.

En fosse, le nouveau directeur musical de la maison, le chef italien **Giampaolo Bisanti**, donne à la géniale partition du cygne de Catane une énergie, des couleurs, et une vraie « voix » qui s'accorde parfaitement à celles des chanteurs, tout en garantissant, grâce à un **Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège** particulièrement à l'écoute et bien disposé, l'authenticité du style bellinien.

CRITIQUE, opéra. LIEGE, le 28 janvier 2023. Vincenzo Belllini : La Sonnambula. **Pratt, Barbera**, Mimica… Giampaolo **Bisanti** / Jaco **van Dormael**. Photos : (c) Jonathan Berger

TEASER vidéo
« La Sonnambula » à l'Opéra Royal de Wallonie :

PROCHAINE production lyrique à l'affiche de l'Opéra royal de Wallonie – Liège : HAMLET d'Ambroise Thomas à partir du 26 février 2023